Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2021 • Métropole • Jour 1

Code sujet **21-HLPJ1ME2** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

SUJET 1 — Le rêve, l’existence et la littérature
2 réponses • sujet p. 2–2

SUJET 2 — La nature, la violence et l’unité de l’espèce humaine
2 réponses • sujet p. 3–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

SUJET 1

20 points

Le rêve, l’existence et la littérature

interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 2

> En quoi l’expérience du rêve est-elle une expérience de soi ?

Démarche. Il faut partir de la thèse du passage, puis suivre ses étapes : Foucault redéfinit d’abord le sujet du rêve, distingue ensuite le rêve d’une expérience d’un monde séparé, et explique enfin pourquoi l’analyse du rêve éclaire l’existence. La question porte sur le rêve comme expérience de soi, non sur une interprétation médicale ou symbolique de rêves particuliers.

1. Le rêve est une expérience à la première personne, mais le sujet n’y est pas seulement le moi conscient. Foucault affirme que le sujet du rêve est « le rêve lui-même », « le rêve tout entier ». Dans le rêve, « tout dit “je” » : les objets, les bêtes, l’espace vide et les choses lointaines participent à une même expérience. Le « je » ne désigne donc pas seulement une personne qui observerait de l’extérieur des images intérieures. Le rêveur est engagé dans l’ensemble du monde rêvé : les lieux, les présences et les événements expriment une manière de vivre et d’éprouver. Le rêve est ainsi une expérience de soi parce que le monde qui s’y déploie porte la marque de l’existence du sujet.

2. Cette expérience de soi est radicale parce que le monde du rêve n’est pas encore un univers d’objets indépendants. Le passage décrit une existence qui se creuse, se brise en chaos et se prend dans « les filets de la mort ». Ces images donnent à sentir un monde instable, traversé par des menaces et des affects. Mais il ne faut pas comprendre ce chaos comme un simple désordre extérieur au sujet : il rend sensible la façon dont l’existence se vit. Foucault situe le rêve « à l’aube » d’un monde qui est encore « l’existence elle-même », et pas déjà « l’univers de l’objectivité ». Autrement dit, dans le rêve, les choses ne sont pas d’abord saisies comme des objets neutres, séparés du sujet et régis par une réalité commune ; elles apparaissent selon la manière dont l’existence les éprouve.

3. Rêver n’est donc pas visiter un autre monde. La phrase centrale oppose deux interprétations : le rêve n’est pas « une autre façon de faire l’expérience d’un autre monde », mais « la manière radicale de faire l’expérience de son monde ». Le monde rêvé n’est pas un ailleurs autonome : il est le monde tel que l’existence du rêveur le fait apparaître, dans une expérience où la séparation ordinaire entre soi et les choses est moins assurée. Au réveil, cette relation change : « dès l’aurore de l’éveil », l’existence n’est déjà plus son monde. Le passage oppose donc l’expérience onirique à l’expérience éveillée, où le monde apparaît comme un univers d’objets distincts de l’existence du sujet.

4. Cette expérience peut ainsi révéler des significations fondamentales de l’existence. Si le rêve manifeste une manière d’être au monde, son analyse peut faire apparaître des dimensions que l’expérience éveillée et ordinaire laisse moins visibles. Les images de chaos, de vacarme et de mort évoquent notamment la fragilité de l’existence et son exposition à des menaces. L’analyse ne consiste donc pas nécessairement à traduire chaque image en un symbole convenu : selon le passage, elle cherche à comprendre comment le rêve exprime globalement une expérience du monde et de soi.

Justification de la réponse. Le raisonnement va de la définition du sujet du rêve à la nature du monde rêvé, puis à la portée de son analyse. Les expressions « tout dit “je” », « son monde » et « significations fondamentales de l’existence » établissent le lien entre rêve et expérience de soi. Cette expérience est cependant singulière : elle ne présente pas le moi comme un observateur isolé, mais révèle l’existence à travers le monde entier qu’elle éprouve.

RÉPONSE À RETENIR

Pour Foucault, l'expérience du rêve est une expérience de soi parce que le rêve tout entier exprime la manière dont l'existence du sujet éprouve son monde. Les choses du rêve ne sont pas seulement des objets extérieurs : elles participent à un monde vécu où la frontière entre le sujet et ce qui l'entoure est moins nettement établie. Le rêve donne ainsi accès à des significations fondamentales de l'existence, que l'analyse peut mettre au jour.

essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> Qu'est-ce que la littérature partage avec le chaos des rêves ?

Essai littéraire rédigé.

Le rêve semble offrir un monde affranchi des règles habituelles : les lieux s'y transforment, les images se succèdent sans explication et des événements impossibles paraissent parfois naturels. La littérature peut elle aussi faire surgir des mondes discontinus, des métamorphoses et des associations inattendues. Elle partage donc avec le chaos des rêves une puissance d'invention et la capacité de donner forme à des expériences qui échappent à la logique ordinaire. Pourtant, un texte littéraire n'est pas simplement un rêve transcrit : il est composé, organisé par le langage et proposé à l'interprétation d'un lecteur. Il faut ainsi se demander ce que la littérature emprunte au désordre onirique et ce qui l'en distingue. Nous verrons d'abord qu'elle peut en reprendre les ruptures et les images, puis que l'écriture transforme ce chaos en forme, avant de montrer que cette forme permet d'explorer le réel et l'intériorité.

Tout d'abord, la littérature partage avec le rêve la liberté de défaire les cadres ordinaires de l'expérience. Dans un rêve, les frontières entre le possible et l'impossible, entre les êtres et les choses, peuvent s'effacer. Un récit peut produire le même étonnement en faisant advenir une transformation sans respecter les lois habituelles du monde. Ainsi, dans *La Métamorphose* de Franz Kafka, Gregor Samsa se réveille transformé en un insecte monstrueux. Cette situation invraisemblable constitue le point de départ du récit, qui la met en scène sans la réduire à une explication réaliste. Comme dans le rêve, le lecteur doit accepter un événement qui bouleverse ses repères et chercher comment il modifie le rapport du personnage à sa famille et à son existence.

La littérature peut aussi reproduire les associations libres et les changements brusques propres au rêve. La poésie surréaliste, notamment, rapproche des images éloignées et privilégie les rencontres inattendues entre les mots. Ces rapprochements surprennent parce qu'ils ne suivent pas toujours une démonstration logique. Ils font apparaître une autre cohérence, fondée sur les sonorités, les sensations, les affects ou les analogies. Le désordre apparent devient alors une façon de déjouer les habitudes de pensée et de rendre perceptibles des liens que la raison ordinaire n'aurait pas spontanément établis. Le chaos onirique est donc, pour l'écrivain, une réserve de formes et d'images nouvelles.

Cette proximité ne signifie toutefois pas que la littérature soit un chaos pur. Le rêve se produit sans que le rêveur en maîtrise nécessairement l'enchaînement ; l'œuvre, elle, passe par un travail d'écriture. Même lorsqu'un récit semble fragmenté ou déroutant, l'écrivain choisit des mots, construit des scènes, règle un rythme et décide de ce qui sera révélé ou laissé dans l'ombre. La littérature donne ainsi une forme partageable à une expérience qui, dans le rêve, est d'abord vécue par un individu. Le lecteur peut revenir sur les phrases, comparer les images et interpréter les relations entre les épisodes. L'œuvre ne supprime pas l'étrangeté du rêve, mais elle l'organise suffisamment pour qu'elle devienne communicable.

Cette mise en forme donne au chaos une portée qui dépasse le simple effet de surprise. Les déplacements et les métamorphoses peuvent figurer des conflits, des peurs ou des désirs, sans qu'il soit nécessaire de les traduire en un code symbolique unique. Dans *Aurélia*, Gérard de Nerval fait de l'expérience du rêve et de ses visions la matière d'une œuvre littéraire. Le récit permet au lecteur d'approcher un univers intérieur troublé, tout en lui donnant une forme narrative. De manière plus générale, la littérature peut faire éprouver une réalité déformée ou incertaine pour interroger notre rapport au monde : ce qui paraît absurde peut rendre visibles des angoisses ou des tensions que la représentation réaliste ne ferait pas sentir de la même manière.

Enfin, le lecteur participe lui aussi à cette expérience. Face à une œuvre qui rompt avec l'enchaînement habituel des événements, il doit accepter de ne pas tout comprendre immédiatement, puis construire des relations possibles entre les images et les scènes. Cette lecture ressemble en partie à l'effort accompli au réveil pour se souvenir d'un rêve et en dégager un sens. Mais l'interprétation ne ferme pas nécessairement le texte : plusieurs lectures peuvent coexister, pourvu qu'elles s'appuient sur ce que l'œuvre donne effectivement à lire. La littérature partage donc avec le rêve une part d'indétermination, tout en donnant à cette indétermination un support durable, les mots, qui permet le dialogue entre l'œuvre et ses lecteurs.

En définitive, la littérature partage avec le chaos des rêves la liberté de transformer le monde, de rapprocher des éléments éloignés et de faire apparaître des expériences intérieures sous une forme étrange. Mais elle ne se confond pas avec le rêve : l'écriture sélectionne et organise les images, tandis que la lecture leur donne une signification sans toujours la rendre définitive. La littérature ne reproduit donc pas seulement le chaos onirique ; elle le travaille et le rend partageable. Grâce à cette transformation, l'étrangeté peut devenir une manière d'explorer l'imagination, les affects et notre expérience du réel.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La littérature partage avec le chaos des rêves les ruptures de la logique ordinaire, les métamorphoses, les associations inattendues et l'exploration de l'intériorité. Elle s'en distingue parce que l'écriture donne une forme construite et communicable à ces éléments, que le lecteur peut interpréter. Elle ne copie donc pas simplement le désordre du rêve : elle le transforme en œuvre et en moyen d'interroger l'expérience humaine.

SUJET 2

20 points

La nature, la violence et l’unité de l’espèce humaine

interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 3, 4

> Qu’apporte à la réflexion de Robert Antelme sa méditation poétique sur la nature ?

Démarche. Il faut suivre le mouvement du passage : la description sensible de la nature devient une réflexion sur la condition des prisonniers, puis sur l’humanité que les SS prétendent leur retirer. On étudiera donc la poésie du paysage, le contraste entre la nature et la salle où les détenus sont entassés, et la façon dont ce détour par le vivant conduit Antelme à affirmer l’unité de l’espèce humaine. La nature n’est pas ici une simple échappée hors de l’histoire : sa contemplation éclaire la violence historique.

1. Une nature vivante, rendue présente aux sens. Au début de l’extrait (page 3), la vallée est d’abord associée au noir et au silence : « Dehors, la vallée est noire. Aucun bruit n’en arrive. » Ces phrases brèves installent une atmosphère nocturne et isolée. Le paysage se peuple ensuite de signes de vie : les chiens ont un « sommeil sain et repu », les arbres « respirent calmement », les insectes se nourrissent, les feuilles « transpirent ». Ces verbes, souvent associés au corps humain, donnent une présence presque organique à la nature. L’évocation sollicite plusieurs sens : le toucher avec l’image des prés que l’on voudrait « caresser », la vue avec la rosée qui les fera « brilleront tout à l’heure au soleil », et l’imagination avec la comparaison au « immense pelage ».

Cette nature paraît proche — « Ils sont là, tout près » — mais l’accès des prisonniers à elle reste incertain. Les questions « Qu’est-ce qui se caresse et comment caresse-t-on ? » et « Qu’est-ce qui est doux aux doigts ? » interrompent le tableau et font entendre une expérience devenue étrangère aux gestes ordinaires. La méditation poétique donne ainsi à ressentir à la fois le désir de retrouver un contact vivant avec le monde et l’écart entre ce désir et la situation des détenus, entassés à l’intérieur.

2. Le contraste fait apparaître la violence exceptionnelle du camp. La répétition de « Jamais » au début du paragraphe suivant souligne l’intensité de leur attention : les prisonniers n’ont jamais été aussi sensibles à la « santé de la nature ». L’arbre qui sera encore vivant le lendemain semble participer d’une « toute-puissance », car il paraît échapper à la mort qui menace les hommes. Mais le texte rectifie cette impression : les choses naturelles, elles aussi, « meur[ent] » et « pourri[ssent] », et il existe des « bêtes malades et seules ». Si les prisonniers oublient cette mortalité, c’est que leur propre mort occupe toute leur pensée. La formule « Nous nous sentons comme ayant pompé tout pourrissement possible » transforme leur souffrance en une image de saturation : ils ont l’impression de porter en eux toute la dégradation.

Le contraste entre le dehors et la salle atteint son point fort dans la formule : « Ce qui est dans cette salle apparaît comme la maladie extraordinaire, et notre mort ici comme la seule véritable. » La mort des détenus leur semble unique, non parce que la nature serait immortelle, mais parce que leur situation relève d’une violence humaine qui excède le cours ordinaire de la vie et de la mort. Les parallélismes « Si ressemblants aux bêtes » et « si semblables à toute plante pourrissante » expriment leur dénuement : ils sont ramenés à la faim, à la survie et à la proximité de la mort. Paradoxalement, le destin d’une bête ou d’une plante paraît alors « somptueux » ou « luxueux » : même précaire, leur existence suit une « loi authentique », tandis que la vie des prisonniers est soumise à la violence des hommes.

3. La nature aide à penser la déshumanisation et à la réfuter. L’assimilation aux bêtes et aux plantes pourrait laisser croire que les détenus ont cessé d’être humains. Antelme marque au contraire une rupture nette : « Mais il n’y a pas d’ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu’en hommes. » Les

comparaisons disent la réduction imposée aux prisonniers ; elles ne valident pas cette réduction comme une transformation réelle. La nature sert de terme de comparaison, mais la violence du camp demeure un fait de l'histoire humaine, et non une loi naturelle. Antelme nomme « rêve SS » la prétention à croire que les prisonniers auraient pour « mission historique » de « changer d'espèce » : puisque cette mutation ne se produit pas, les SS tuent. Le texte dénonce ainsi une entreprise de déshumanisation qui cherche à faire passer une violence historique pour une différence de nature.

La méditation débouche alors sur deux enseignements explicitement annoncés. L'épreuve révèle d'abord la « solidité » et la « fixité » de l'espèce humaine. Elle rend ensuite visible, sous la diversité des « rapports », de la « couleur », des « coutumes » et des « classes », une vérité commune : « il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine ». L'expression « au bord de la nature, à l'approche de nos limites » situe cette révélation au moment où la survie elle-même est en jeu : les différences sociales et culturelles ne suppriment pas l'appartenance à une même humanité.

Bilan. La méditation poétique sur la nature apporte à la réflexion d'Antelme un détour décisif. Le paysage vivant fait sentir, par contraste, l'horreur et le caractère exceptionnel de la condition des prisonniers ; les images animales et végétales expriment leur dénuement, sans entériner leur déshumanisation. La nature permet ainsi de distinguer la loi du vivant de la violence historique des SS. Au terme de cette réflexion, Antelme affirme que les détenus, comme leurs persécuteurs, appartiennent à une seule espèce humaine : la violence peut tenter d'en nier l'unité, mais elle ne transforme pas les victimes en une autre espèce.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La nature permet à Antelme de rendre sensible le contraste entre la vie du dehors et la mort imposée aux prisonniers. Les comparaisons avec les bêtes et les plantes expriment leur extrême dénuement, mais ne signifient pas qu'ils seraient devenus une autre espèce. En distinguant la loi du vivant de la violence historique des SS, la méditation conduit à affirmer que, sous les différences de couleur, de coutumes et de classe, il n'existe qu'une espèce humaine.

essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 3, 4

> L'espèce humaine a-t-elle besoin de faire l'expérience de la violence pour éprouver son unité ?

Introduction. L'expérience de la violence semble parfois rapprocher ceux qui la subissent : confrontés à une même menace, ils peuvent prendre conscience de leur vulnérabilité commune et se reconnaître comme membres d'une même humanité. Mais faut-il que des hommes soient victimes de la violence pour éprouver cette unité ? Le mot « unité » peut désigner un fait — tous les êtres humains appartiennent à la même espèce —, mais aussi la conscience de cette appartenance, une solidarité vécue ou une exigence morale et politique. Or une réalité commune n'est pas nécessairement reconnue par tous ; inversement, la violence qui peut la rendre manifeste détruit des vies et peut aussi diviser. Nous examinerons d'abord comment la violence peut révéler l'unité humaine, puis pourquoi elle n'en est ni une condition nécessaire ni une garantie, avant de montrer que cette unité doit être reconnue et rendue effective autrement que par l'épreuve de la souffrance.

I. La violence peut rendre manifeste une humanité commune.

Dans la vie ordinaire, les appartenances culturelles, sociales ou nationales peuvent sembler plus importantes que ce que les individus ont en commun. Les hommes se définissent alors par leur langue, leurs habitudes, leurs croyances ou leur place dans la société. Une situation de violence extrême peut

bouleverser ces distinctions : face au danger, à la faim, à la douleur et à la menace de mort, chacun éprouve une vulnérabilité corporelle qui n'est pas propre à un groupe particulier. La violence peut ainsi rappeler que tout être humain est exposé à la souffrance et dépend d'autrui.

C'est l'une des idées que fait apparaître le témoignage de Robert Antelme. Dans l'extrait de *L'Espèce humaine*, les détenus se sentent proches des bêtes et des plantes parce qu'ils sont ramenés aux besoins élémentaires et à la lutte pour vivre. Pourtant, Antelme refuse la conclusion qu'ils seraient devenus une autre espèce : « nous restons des hommes ». Puis il énonce la vérité que l'épreuve fait apparaître : « il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine ». La violence concentrationnaire rend donc éclatante une unité que la variété des rapports sociaux, des couleurs, des coutumes et des classes peut masquer. Elle ne concerne pas une humanité séparée de celle des persécuteurs : victimes et SS appartiennent à la même espèce.

Une expérience commune du danger peut également faire naître une solidarité concrète. Des personnes exposées à la même menace peuvent se soutenir et comprendre que le sort de l'autre n'est pas étranger au leur. L'épreuve peut alors rendre sensible une interdépendance : reconnaître la souffrance d'autrui, c'est reconnaître en lui un être vulnérable comme soi. En ce sens, la violence peut faire éprouver intensément une unité auparavant négligée ou niée.

II. Pourtant, la violence n'est ni nécessaire ni une preuve suffisante de cette unité.

Qu'une épreuve puisse dévoiler une vérité ne signifie pas qu'elle soit nécessaire pour la connaître. On peut reconnaître la commune dignité des hommes sans avoir subi une guerre, une persécution ou une catastrophe. L'éducation, les échanges, la connaissance d'autres modes de vie et l'attention à autrui peuvent conduire à comprendre que les différences n'effacent pas l'appartenance commune à l'humanité. La reconnaissance de droits égaux repose sur l'idée que chaque personne mérite protection ; elle n'exige pas que chacun fasse d'abord l'expérience de sa souffrance.

De plus, la violence ne produit pas automatiquement la solidarité. Elle peut opposer les groupes, nourrir la peur, la vengeance ou le désir de dominer. Les auteurs de violences peuvent même chercher à nier l'humanité de leurs victimes. L'extrait d'Antelme décrit précisément cette volonté : les SS veulent imposer aux prisonniers l'idée d'un changement d'espèce et les tuent parce que cette « mutation » leur paraît trop lente. La violence a ainsi des effets opposés : elle peut rendre perceptible une communauté humaine, mais elle peut aussi chercher à la détruire dans les faits et dans les esprits.

Il faut enfin distinguer l'unité de l'espèce humaine de l'uniformité. Dire qu'il n'existe qu'une espèce humaine ne signifie pas que tous les hommes ont les mêmes coutumes, les mêmes histoires ou les mêmes opinions. Antelme évoque lui-même la variété des rapports, des couleurs, des coutumes et des classes. L'unité n'efface pas ces différences ; elle interdit plutôt de les transformer en raisons de retirer à certains leur qualité d'hommes. Attendre une épreuve violente pour reconnaître cette vérité lui donnerait un prix insupportable : celui de la souffrance et de la mort.

III. L'unité humaine doit être reconnue et rendue effective avant l'épreuve de la violence.

Si la violence peut révéler une unité, elle ne la fonde pas : l'appartenance à l'espèce humaine existe indépendamment de la manière dont les hommes la perçoivent. Il faut donc faire de cette unité un principe de conduite et d'organisation communes. Cela suppose de protéger les personnes, de combattre les discriminations et de garantir des droits qui valent pour tous. Ces principes ne suppriment pas les conflits, mais ils donnent des moyens de les régler sans faire de la destruction de l'autre une solution.

Cette reconnaissance passe aussi par des pratiques ordinaires : écouter ceux dont l'expérience diffère de la nôtre, coopérer, porter secours et considérer la souffrance d'un inconnu comme moralement importante. De tels actes donnent une réalité vécue à l'appartenance commune sans exiger que chacun traverse une

catastrophe. Ils permettent d'éprouver une solidarité dans le soin, le dialogue et l'action collective, plutôt que dans la seule communauté des victimes.

La réflexion d'Antelme rappelle toutefois qu'une affirmation théorique ne suffit pas. La violence des SS vise concrètement à nier l'unité humaine ; il faut donc que les individus et les institutions s'opposent à cette négation. Éprouver l'unité peut consister non pas à subir la violence, mais à reconnaître l'humanité de ceux qu'elle menace et à agir pour les protéger. L'épreuve historique peut rendre cette responsabilité urgente ; elle ne devrait jamais être une condition préalable à son exercice.

Conclusion. L'espèce humaine n'a pas besoin de faire l'expérience de la violence pour être une, et son unité peut être reconnue sans que les hommes aient à la subir. La violence peut cependant rendre cette vérité particulièrement visible en exposant une vulnérabilité commune et en suscitant parfois une solidarité. Mais elle peut aussi diviser, déshumaniser et tuer ; elle n'est donc ni une voie nécessaire ni une garantie de reconnaissance. Il appartient aux hommes de rendre leur unité effective par la reconnaissance mutuelle, des droits communs, la coopération et le refus de traiter quiconque comme appartenant à une autre espèce. L'expérience de la violence peut rappeler cette exigence, mais l'humanité devrait pouvoir la reconnaître sans avoir à en payer le prix.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> L'espèce humaine n'a pas besoin de la violence pour être une ni pour que son unité puisse être reconnue. La violence peut en rendre la vérité plus manifeste et susciter parfois des solidarités, comme le montre Antelme, mais elle peut aussi nourrir la division et la déshumanisation. L'unité doit donc être rendue effective par la reconnaissance mutuelle, les droits communs et la coopération, plutôt que dépendre d'une épreuve de souffrance.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2021/spe-humanites-litterature-philo-2021-metro-cand-libre-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.